

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Marius PASQUIER

A propos d'un concert

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1947, tome 45, p. 275-277

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

A propos d'un concert

On croit volontiers avoir écouté de la musique lorsque, tournant distraitemment le bouton de son appareil de radio, il nous vient, interprétée certes à la perfection par l'orchestre national d'Angleterre, quelque symphonie de Brahms ou de Prokofiev. Mais après ce déchaînement de rythmes et de sonorités, que reste-t-il à l'auditeur non initié qui entend ces œuvres au hasard et probablement pour la première fois ? Rien ne lie à elles et il peut, renonçant à un effort d'attention qu'il juge vain, les anéantir d'un seul coup pour passer, selon le caprice du pouce et de l'index, à autre chose, à n'importe quoi. Or, c'est cela qui est grave. Pour qui ne prend pas la peine de s'initier chez lui, d'une façon ou d'une autre, aux secrets de son langage infiniment expressif, je doute fort que la musique sache exprimer toute la richesse des sentiments humains les plus profonds, les plus subtils. Ce n'est pas facile de s'approcher d'une œuvre d'art qui aura coûté des mois, des années de travail à son créateur. Comment une seule audition, qui vous surprend en train de déguster le café noir ou de commenter les dernières nouvelles, suffirait-elle à livrer tout son message ? On n'a pas le temps de s'habiller le cœur, dirait le renard au petit prince.

De plus, une exécution parfaite prête à croire que cette œuvre est facile ; à n'entendre que de grands interprètes, on ne se rend même plus compte du travail qu'exige une pareille mise au point ; la perfection technique qui, apparemment, ne recouvre rien de profond, finit par vous lasser. Il faut absolument revenir à une communion vivante et immédiate entre les auditeurs et les interprètes, que ceux-ci, par le rythme de leurs gestes, introduisent ceux-là dans le monde sonore où ils évoluent non seulement par métier, mais par plaisir. Au concert, vous êtes intimement liés à l'œuvre qui se déroule sous vos yeux. De toute façon, vous devez entrer en contact avec elle, ou pour l'aimer, ou pour la détester ; mais vous ne pouvez y échapper. Pour quelques instants, c'est elle seule qui compte. Or, cette attitude d'attente et de respect, jamais votre poste de radio ne la provoquera. Vous pouvez

même blaguer, jouer aux cartes, vous n'offenserez personne ; seulement ne vous étonnez pas trop si Madame Euterpe passe à côté de vous sur la pointe des pieds, de peur que vous ne l'aperceviez.

Ce contact intime avec les œuvres des maîtres, Dieu sait si les membres d'un orchestre le réalisent. Pendant deux ou trois mois, les jeunes musiciens du collège, encadrés par leurs aînés demeurés particulièrement attachés à l'activité de leur ancienne société, ont travaillé avec beaucoup d'enthousiasme et dans un excellent esprit à l'élaboration d'un programme toujours difficile pour les ressources dont ils disposent. Il n'est pas aisé de trouver de la noble musique à la portée de ces jeunes talents : malgré tout, ils disposent de très peu de temps et leur technique est loin d'égaliser celle des professionnels des grands ensembles symphoniques. Aussi, que de fois il a fallu reprendre les mêmes passages, jusqu'à ce que la phrase musicale, enfouie tout d'abord dans une matière sonore assez proche du chaos, surgisse enfin à la lumière et trouve sa forme originelle, son élégance, l'équilibre de toutes ses parties.

La première partie du concert qui aura lieu l'après-midi du 21 décembre, présentera des œuvres de deux musiciens français : Rameau et Couperin. Qu'il suffise, pour présenter le premier, de citer le témoignage d'un compositeur français contemporain, Georges Migot : « 24 septembre 1683 - 12 septembre 1764, naissance et mort d'un musicien qui, à lui seul, ferait non seulement la gloire d'un pays, mais d'une civilisation. Parce qu'il synthétise toute l'âme d'une époque, en des œuvres dont la beauté enrichit la musique universelle, et dont la vie intérieure est demeurée si constante qu'elle en est comme un témoignage de l'éternité humaine dans ses sentiments supérieurs et sa pensée créatrice... Par cette nature « d'homme éternel », Jean-Philippe Rameau est l'aboutissement de tout le passé musical de la France et le départ de tout son avenir jusqu'à nous. »

Sa suite de « Dardanus » fut présentée pour la première fois à Paris en 1739 ; ce fut un véritable événement qui mit aux prises assez violemment les défenseurs de Rameau et ses détracteurs. On le regardait comme un révolutionnaire ; il y avait de quoi. Après les déclamations

souvent pompeuses et froides de Lully, après les doucereux ébranlements de Campra ou de Destouches, les amples périodes de Rameau, élégantes de contour, animées d'un véritable souffle, toujours vivantes et expressives, devaient présenter, dans une contexture symphonique extrêmement savante, quelque chose d'assez indigeste pour les habitués de l'effet facile.

François Couperin le Grand, né à Paris en 1668 et mort dans la même ville en 1733, appartient à une famille qui a donné à la France des musiciens pendant deux siècles entiers. Sa musique, très claire, nette et concise, excelle à peindre, avec une élégance raffinée et charmante, avec une aisance que Mozart retrouvera beaucoup plus tard, les tableaux de genre et les pièces de caractère que les titres eux-mêmes évoquent sous nos yeux : Sicilienne, la Tromba, plainte, air du diable... Nous nous réjouissons d'entendre Monsieur Paul Burger, professeur au Conservatoire et soliste de l'Orchestre de chambre de Lausanne, interpréter la suite de Couperin avec toute la noblesse et la fantaisie qu'on lui connaît. Combien nous lui sommes reconnaissants d'avoir accepté, avec une si gracieuse simplicité, de venir prêter son très précieux concours à nos jeunes musiciens ! Dans la deuxième partie du concert, nous aurons encore le plaisir de l'accompagner dans le concerto pour violoncelle du grand maître vénitien Antonio Vivaldi.

La petite sérénade en Fa, écrite par Mozart à l'âge de vingt ans pour une troupe de musiciens ambulants, ainsi que les pièces de genre de Telemann (1681-1767) sont, la solennelle ouverture de ce dernier mise à part, des suites de danses, d'une coupe très claire, qui offriront un agréable divertissement avant le traditionnel concerto pour la nuit de Noël, de Corelli, dont la musique apaisante et suave parle la même langue, pour ceux qui savent l'écouter dans le recueillement de leur cœur, que celle des anges de la Nativité.

M. P.